

## L'EMPEREUR BARBEROUSSE

Il était une fois une si belle princesse qu'elle éblouissait tout le monde & qu'il y avait un danger réel à la regarder. Malheureusement, elle connaissait sa beauté et s'en montrait si orgueilleuse & si vaine, qu'on la trouvait généralement insupportable.

Quand elle fut en âge de se marier, la position de son père, qui était à même de lui donner une dot raisonnable, jointe à ses avantages personnels, attira beaucoup de princes, qui lui firent leur cour & demandèrent sa main.

Elle s'étonna fort d'une prétention pareille et ne répondit à leurs politesses que par des malhonnêtetés ou des moqueries. Le roi, son père, s'impatienta et la mit en demeure de choisir un époux parmi plusieurs prétendants qu'il réunit dans une grande fête. Sur les minuit, ils défilè-

rent devant la princesse, qu'on mit en demeure de se prononcer. Mais, au lieu de prendre un parti quelconque, elle se divertit à les railler & à les accabler d'épigrammes.

— Ce n'est pas un mari que vous me présentez, dit-elle à son père, en lui désignant un gros prince, c'est un véritable tonneau.

— Et celui-ci ? lui dit le roi.

— C'est un mât de Cocagne, mon père.

— Et celui-là, je vous prie ?

— Où donc est-il ? fit-elle en feignant de ne pas l'apercevoir ; on le distingue à peine ; je le perdrais sûrement dans mon lit.

— Et cet autre, ma fille ?

— Il est rouge comme un homard.

— Et ce dernier ?

— Il est jaune comme un citron.

— Et celui qui s'avance ?

— Il me conviendrait sans son nez. Qu'il ôte son nez & je l'épouse.

— Et Monsieur le Duc ?

— Il est tortu.

— Et Monsieur le Comte ?

— Il est bossu.

— Et l'Empereur que voici ?

— Quel Empereur ? ce Monsieur d'un blond ardent ? En vérité, je crois voir l'Empereur Barberousse.

Ce mot fut suivi de longs éclats de rire, car si les gens étaient vexés, quand ils recevaient leur paquet, ils étaient charmés de le voir donner aux autres. L'Empereur rougit beaucoup, car il aimait cette méchante fille, et il se hâta de partir pour se dérober aux plaisanteries des courtisans.

Le roi avait la tête près du bonnet, et secouant tout-à-coup la contrainte qu'il s'était imposée, il prit la princesse à partie :

— Vous êtes une sottie & une pimbèche, dit-il ; je ne sais pourquoi j'ai tant tardé à vous en punir. Vous me mettez à dos une foule d'honnêtes souverains, qui me feront la guerre & me tueront mes soldats sous le moindre prétexte. Je dois à mon peuple & à la politique de ne pas me montrer complice de vos impertinences. Je jure par ma barbe que vous épouserez le premier mendiant que je rencontrerai, quand il serait plus sale que Job & plus pauvre que Lazare.

Cette scène fit beaucoup de bruit, et la princesse demeura tout interdite. Une heure après, comme les gens allaient se retirer, on vit entrer dans le palais un gueux infime, vêtu de hillons malpropres, brûlé par le soleil & boitant d'une façon pitoyable. Sa barbe touffue & mal peignée n'embellissait pas sa figure, qu'il cachait

à moitié sous un large chapeau. Il s'avança péniblement vers le roi, car il paraissait couvert de plaies, et d'une voix dolente, il lui demanda la charité.

— Non-seulement tu auras dix pièces d'or, lui dit le monarque, mais je te donne en sus ma fille en mariage, à condition que je ne vous revoie jamais.

Étourdi de cette aubaine, le mendiant se confondit en actions de grâces, et mettant le poing sur la hanche, il essaya de se donner un air galant, pendant que sa fiancée se pâmait comme une carpe. Ses dames d'honneur voulurent intercéder pour elle ; le roi leur imposa rudement silence.

— Je me moque de vos gémissements & de vos larmes, dit-il ; j'ai juré par ma barbe et je dois tenir mon serment. Qu'on mande un aumônier, un notaire & un sacristain, et qu'on termine cette affaire.

Les pleurs & les supplications furent inutiles. Au moment de signer, la princesse voulut réclamer, mais son père lui lança un regard si terrible qu'elle obéit sans résistance.

Le Roi ordonna qu'on lui fit un petit paquet de hardes et la remit entre les mains de son mari.

— Conduisez-vous bien, lui dit-il ; soyez une

femme fidèle & obéissante, et peut-être pourrai-je vous pardonner un jour.

Il s'éloigna aussitôt, pour ne pas se laisser attendrir, et le mendiant partit, en emmenant la princesse.

Le bal & la cérémonie s'étaient tellement prolongés, qu'il faisait grand jour quand ils se trouvèrent dans les rues. Ils sortirent de la ville pour se rendre chez eux et traversèrent une vaste & magnifique forêt.

— A qui donc appartient ce bois ? demanda la princesse, en essayant de se familiariser avec le mendiant, dont elle avait une peur secrète.

— A l'Empereur Barberousse, que tu as refusé pour mari, lui dit-il.

— Hélas ! répondit-elle. Et ces maisons, ces prairies si belles & si vertes ?

— A l'Empereur Barberousse, que tu as dédaigné.

— Et ce grand château qui est sur la montagne, et ces villages, et ces troupeaux ?

— A l'Empereur Barberousse, que tu as méprisé.

— Hélas ! hélas ! répéta-t-elle.

Comme elle était plongée dans de tristes réflexions, ils arrivèrent à un méchant taudis, bâti de paille & de boue, mal clos & mal cou-

vert, où l'on marchait sur la terre humide et dont la porte fermait à peine.

— Quelle affreuse tanière ! dit la princesse ; quels sont les animaux qui peuvent habiter ici ?

— Vous êtes bien dégoûtée, dit le mendiant. C'est votre maison & la mienne ; vous m'obligerez de n'en point dire de mal.

— Mais où couche-t-on ? demanda-t-elle.

— Sur la paille de fougère ; en voilà dans ce coin un grand tas que vous n'avez qu'à remuer ; la couverture sera faite.

— Mais où s'asseoit-on ?

— Sur ce banc.

— Où mange-t-on ?

— Dans sa main.

— Où boit-on ?

— A la fontaine.

— Et vos domestiques, où sont-ils ?

— On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Allons, il est l'heure de déjeuner ; il faut commencer la journée. Faites du feu ; prenez le balai ; nettoyez la chambre ; préparons-nous à faire bonne chère, car nous avons votre dot à manger. Je suis très-difficile en fait de cuisine ; nous verrons ce que vous savez faire.

Elle voulut pleurer, crier & s'emporter ; il lui montra un bâton gros comme le bras.

— J'ai l'esprit fort doux, lui dit-il, et je n'aime pas à battre les femmes. Mais quand on me désobéit, j'entre dans des distractions étranges, et je rosse tout ce qui me tombe sous la main. Vous êtes mince & délicate; évitons des discussions qui pourraient vous faire casser les reins.

La princesse se le tint pour dit, et quoiqu'elle n'eût pas l'habitude des fourneaux, elle essaya de cuisiner comme une bonne ménagère. Pour dire la vérité, ses dîners ne valaient pas le diable. Les dix pièces d'or ne furent pas moins mangées assez promptement.

Chose étrange! quoique la princesse eût bien des regrets & bien des fatigues, elle ne s'ennuyait pas, et par moments, elle se sentait touchée des rudes tendresses de son époux. Quand leur argent fut dépensé, il la fit venir et se concerta avec elle sur les moyens de gagner leur vie.

— Que ne demandez-vous de l'argent à mon père? dit-elle.

— Ma dignité s'y oppose, répondit-il avec une sévérité un peu déplacée dans son état de mendiant. L'homme doit se suffire à lui-même, et nous puiserons nos ressources dans notre travail. Que savez-vous faire?

Elle réfléchit longuement & répondit : Rien.

— Quoi, dit son mari, pas même des broderies, du tricot, de la couture ?

— Non, dit-elle.

— A quoi passiez-vous donc votre temps ?

— A me mirer, à causer, à m'habiller & à me déshabiller.

— Triste éducation, ma chère. Nous allons tâcher de l'améliorer.

Mais la princesse se blessa les doigts en essayant de tresser des paniers ; elle se fendit la lèvre en voulant filer ; elle se piqua en cherchant à coudre.

— En vérité, lui dit le mendiant, vous n'êtes bonne à rien, et je vois que vous me serez tout à fait à charge. Que n'ai-je épousé une servante ou quelque bonne paysanne !

Mais comme elle pleurait à ces mots cruels, il l'embrassa & lui rendit un peu de courage.

— Consolez-vous, dit-il ; j'ai trouvé une besogne qui vous conviendra mieux. Vous êtes jolie, avenante & vous avez la voix très-douce. Notre voisin le potier vous emploiera à vendre ses ustensiles, et je suis sûr que vous en aurez un bon débit. Demain, vous irez vous installer aux portes de la ville.

— Mais, dit-elle en rougissant, si mon père sort de chez lui, si les gens de la cour viennent



se promener dans les faubourgs, je serai certainement reconnue.

— Eh bien ! dit-il, où est la honte ? On vous verra travailler honnêtement pour votre ménage & votre mari, et l'on vous en estimera davantage. Il n'est pas de sots métiers.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle.

Le lendemain, en effet, elle ouvrit une petite boutique près de la ville où régnait son père, et comme elle était affable & complaisante, comme elle vendait à petit bénéfice, comme elle se comportait avec beaucoup de modestie elle fit d'assez bonnes affaires & acquit une sorte de réputation. Son mari venait le matin dresser son étalage & la ramenait le soir avec lui. Malgré sa résignation, elle subit pendant ce temps quelques rudes épreuves.

Un jour, le roi son père, suivi de toute sa cour, passa devant elle sans la remarquer. Un méchant page lui cassa quelques assiettes, mais elle l'entendit à peine. Elle songeait à l'indifférence de tous ces gens qu'elle avait vus si empressés autour d'elle, et elle avait le cœur bien serré.

Une autre fois, des soldats ivres brisèrent une grande partie de sa marchandise et se sauvèrent sans la payer. Elle n'osa pas courir après eux et se contenta de pleurer jusqu'au retour de son mari.

— Ainsi, lui dit celui-ci, vous n'avez pas même la force de défendre les marchandises qu'on vous confie? Je désespère de jamais rien faire de vous. Puisqu'il en est ainsi, au lieu de vendre de la faïence, je vais vous faire un éventaire de dentelles & de bijouterie; au moins, vous ne pourrez rien casser.

Elle accepta ce changement de commerce avec plaisir, car elle se connaissait fort bien en ajustements. Son mari lui dit qu'un riche fabricant, mine, avait consenti à lui confier un assortiment de ces belles choses. Il installa la princesse dans un joli magasin et lui recommanda la politesse & la prudence envers les chalands.

Quelques jours après, un grand mouvement se fit par la ville; un superbe cortège, précédé de tambours & de trompettes, passa sur les chemins pour se rendre au palais du roi. On disait que c'était l'Empereur Barberousse, car ce sobriquet était resté au prince blond, qui allait épouser une des dames de la cour. La pauvre marchande se cacha dans un coin de sa boutique, pour échapper à tous les regards. Mais, à sa grande humiliation, cette foule dorée s'arrêta devant sa porte, et l'Empereur lui-même entra, et demanda à voir quelques bijoux qu'il voulait offrir à sa fiancée.

La princesse le servit sans oser lever les yeux ; il en prit pour une somme considérable. Elle voyait fort bien qu'elle était reconnue et entendait les courtisans chuchoter entr'eux & se parler à l'oreille. Elle faisait bonne contenance, mais de grosses larmes tombaient le long de ses joues ; elle déplorait l'orgueil & la folie qui l'avaient fait descendre si bas. L'Empereur parut avoir pitié d'elle et lui adressa quelques paroles obligeantes.

— Il me semble, dit-il, que je vous ai connue autrefois. Je ne saurais voir une belle personne comme vous réduite à une condition mercenaire. Si vous consentez à aller vivre à la campagne, je vous donnerai le gouvernement d'un de mes châteaux, dont vous serez la maîtresse.

— Je ne puis quitter mon mari, dit-elle.

— Pourquoi cela ? répondit l'Empereur, vous ne devez aucune reconnaissance à un homme qui vous tient dans la misère.

— Il a toujours été bon pour moi, dit la princesse, et il ne m'a jamais donné que de bons conseils.

— Alors, reprit l'Empereur, dites que vous l'aimez, et je ne vous séparerai pas l'un de l'autre.

— Eh bien ! dit-elle, je l'aime.

— Et tu as bien raison de l'aimer, dit l'Empereur, en la prenant dans ses bras, car c'est le seul homme qui ne t'ait pas abandonnée. C'est lui qui s'est déguisé en mendiant pour te revoir & t'épouser, quand ta méchanceté avait fait fuir tes prétendants et arraché à ton père un serment terrible. C'est lui qui t'a grondée pour te rendre sage, qui t'a punie pour te faire meilleure, qui t'a consolée pour te rendre le courage. C'est lui qui vient enfin te demander pardon de cette comédie, qui devait te rendre aussi bonne que belle.

En disant ces mots, il tomba aux pieds de la pauvre femme, qui reconnut son mari dans le magnifique Empereur. Elle se jeta à son cou, en pleurant de joie, et le roi, entrant sur ces entrefaites, vint se mêler à l'attendrissement général.

Les dentelles & les bijoux de la boutique furent partagés entre les dames de la cour, et l'on convint de célébrer sur nouveaux frais les noces des deux époux. Les choses s'y firent grandement ; on n'avait jamais vu de splendeur et d'abondance pareilles, et tous les invités en parlèrent le reste de leur vie.